

PÉRIODIQUE TRIMESTRIEL 2007, 4^{ème} trimestre

Bureau de dépôt Bruxelles X

P 301014

BÉLGIQUE-BELGIË

P.P.

Bruxelles X

1/3169

Centre
Albert
Marinus

87 Feuilletts

Folklore
Ethnologie populaire
Patrimoine

Conseil d'administration

- Président : Georges Désir
- Administrateur délégué : Daniel Frankignoul
- Secrétaire général : Jean-Paul Heerbrant

Membres

Madame le Notaire Gilberte Raucaq, MM. Jean-Marie Duvosquel, François Riche, Didier Rober, Philippe Smits, Jacques Vlasschaert

Membres d'honneur

Gustave Fischer (Vice-président d'honneur), Comte Guy Ruffo de Bonneval de la Fare (†), Roger Lecotté (†), Henri Storck (†), Jean-Pierre Vanden Branden

Personnel de la section folklore du Musée communal :

- Jean-Paul Heerbrant : historien, coordinateur
- Jean-Marc De Pelsemaeker : animateur, R.P.
- André Gahide : bibliothécaire

Feuilles d'information du Centre Albert Marinus

Éditeur responsable : Daniel Frankignoul

Rédaction, composition, traitement de texte : Jean-Paul Heerbrant, Jean-Marc De Pelsemaeker

Impression : Hayez

Diffusion : 2100 exemplaires

Abonnement : 5 euros par an (4 numéros)

Compte : 310-0615120-32

Avec le soutien de la Commune de Woluwe-Saint-Lambert, de la Communauté française Wallonie-Bruxelles, Ministère de la Culture et des Affaires sociales, et de la Commission communautaire française de la Région de Bruxelles-Capitale

En couverture :

Papier peint chinois de la Salle de Musique du Pavillon royal de Brighton. (D.R.)

Sommaire

Calendrier des activités	4
Activités du trimestre	5
- Visite guidée de l'exposition : <i>Brillante Europe - Joyaux des cours européennes</i>	
- Visite de l'exposition contée <i>Hans Christian Andersen</i>	
- Journée d'études : <i>les Chinoiseries</i>	
Cartes d'identité de géants	26
Introduction au <i>Cours de Sociologie</i> d'Albert Marinus	28

Si vous vous inscrivez à nos activités et que vous avez un empêchement, il est impératif de nous prévenir afin que nous puissions proposer votre place à une autre personne. Les listes d'attente sont souvent très remplies!



L'équipe du Centre Albert Marinus
vous souhaite une magnifique
année 2008.

Calendrier des activités

Dimanche 27 janvier 2008 à 14 h

Mercredi 30 janvier 2008 à 14 h

Visite guidée de l'exposition :

Brillante Europe - Joyaux des cours européennes

samedi 16 février 2008 à 14h

Visite guidée de l'exposition contée *Hans Christian Andersen*

Jeudi 6 mars 2008 de 9h30 à 16h

Journée d'études : *Les Chinoiseries*

Consultez notre site : www.albertmarinus.org

Visite guidée de l'exposition :
Brillante Europe - Joyaux des cours européennes

Dimanche 27 janvier 2008 à 14 h

Mercredi 30 janvier 2008 à 14 h

Espace culturel ING - place Royale, 6 - 1000 Bruxelles

Objets de parure, les bijoux sont également des signes révélateurs du pouvoir, de la richesse et de la place occupée dans la société. Les puissants de ce monde ont à toutes les époques su les utiliser à bon escient. Mis en évidence dans les grandes occasions ou les cérémonies publiques, ils jouaient un rôle important lors des négociations matrimoniales et entraient dans la composition des dots des princesses. Autre argument non négligeable en leur faveur, les pierres et métaux précieux qui les constituaient formaient une valeur facilement négociable en cas de besoin. Advenait un coup du sort ou un malheur et ils étaient très vite mis en gage auprès de prêteurs ou de banquiers.

Les pièces réunies pour l'exposition ont été, dans leur très grande majorité, commandées par des familles régnantes d'Europe. En conséquence, elles sont chargées d'histoire. Ainsi, certains joyaux ont fait partie du trésor de Charles le Téméraire, duc de Bourgogne, et ont été, à ce titre, emportés comme prise de guerre par les Suisses lors de la déroute de Nancy. Un autre bijou fameux a été offert en 1588 par la reine Elisabeth Ière d'Angleterre à Francis Drake pour ses glorieux actes de piraterie et son engagement décisif lors de la lutte contre l'Invincible Armada. Un pendentif offert en 1870 par l'impératrice Eugénie à Lady Burgoyne qui l'aida à traverser la Manche après la chute du Second



Pendentif de Naseby, 1600-1615. Or, émail, diamants, rubis.
(Londres, Sir John Soane's Museum. Photo : A .C.Cooper).

Empire rappelle que les souverains détrônés ne sont pas toujours des ingrats.

Les bijoux et les portraits retenus permettent de retracer l'évolution de la joaillerie. Celle-ci suit les modes mais aussi, d'une manière plus générale, les tendances artistiques propres à chaque époque. Un collier Renaissance ne ressemble pas à une parure portée à la cour de Napoléon et des pendants d'oreilles baroques se distinguent assez aisément de boucles Art nouveau. Dès le XVI^e siècle, des créateurs font circuler des livres de modèles dans toute l'Europe et ces derniers sont tantôt fidèlement copiés, tantôt servent plutôt d'inspiration lointaine. Les grands joailliers parisiens ont depuis lors pris le relais.

Les découvertes techniques ne manquent pas d'exercer une influence sur les bijoux produits. Ainsi vers 1624, Jean Toutin perfectionne la peinture sur émail en utilisant des couleurs vitrifiables. Même si cette méthode nécessite un grand nombre de passages au four (un par teinte), elle n'en constitue pas moins un progrès qui permet de réaliser des boîtes et des montres remarquables par l'éclat des couleurs et la précision du dessin. A partir de la fin du XVII^e siècle, les diamants taillés en brillant (c'est-à-dire en facettes) remplacent ceux en taille de rose (c'est-à-dire ceux dont la base est à peu près plane).

On aurait tort de ne voir dans la joaillerie qu'un sujet futile et dans les bijoux que de simples témoignages du "paraître". Car ils sont bien plus que cela. Ils donnent, par exemple, d'appréciables indications sur l'histoire des découvertes géographiques, sur l'exploitation des empires coloniaux et sur celle des gisements de pierres précieuses ainsi que sur l'évolution des liens sociaux. Néanmoins, il faut bien le reconnaître, cette exposition ravira également ceux pour qui les grands noms du Gotha n'ont aucun secret. Ils verront ainsi passer avec

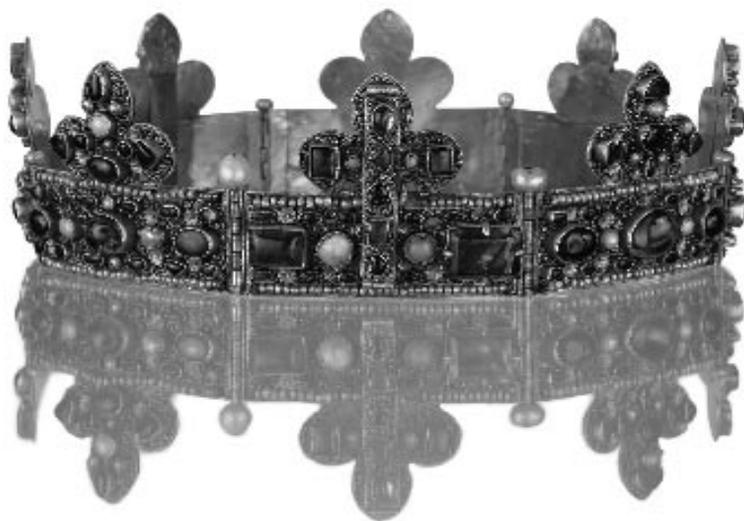
dévotion les ombres d'Auguste le Fort, roi de Saxe, de Victoria, reine de Grande-Bretagne et d'Irlande et impératrice des Indes, de l'extravagante Sissi ou d'Eugénie de Montijo au triste destin. Ils ne manqueront pas non plus de s'extasier sur la sélection exceptionnelle de seize diadèmes provenant de royaumes européens de la Belle Epoque. Sont ainsi montrés pour l'occasion des chefs d'œuvre ayant appartenu à l'impératrice Zita d'Autriche, à Marie Bonaparte, à la grande-duchesse de Bade, aux souveraines de Yougoslavie et de Grèce, ainsi qu'à la reine Elisabeth de Belgique.

Cette exposition, qui brille décidément de mille feux, n'aurait pas été possible sans le concours de grandes institutions comme le Louvre ou le Palazzo Pitti mais aussi de collectionneurs privés qui consentent au prêt de leurs objets pour la première fois.

Participation aux frais pour la visite guidée de l'exposition : *Brillante Europe - Joyaux des cours européennes*

Membres : 12 Euros
Seniors et étudiants : 13 Euros
Autres participants : 14 Euros

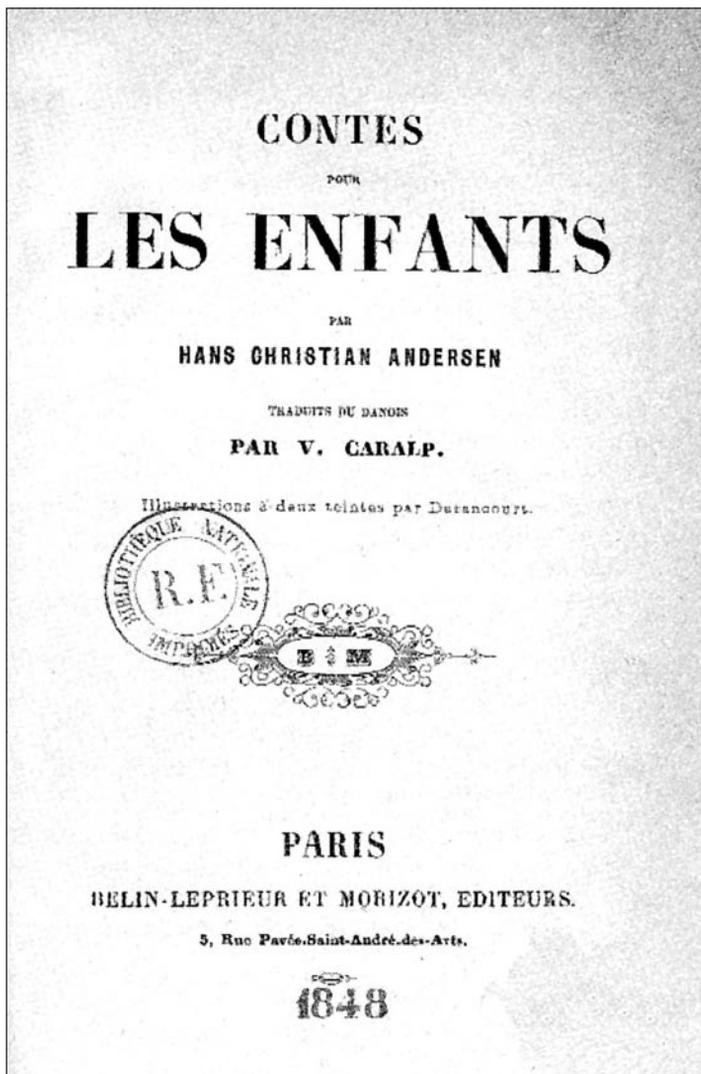
Réservation **indispensable**
au Centre Albert Marinus : 02-762-62-14.



Couronne reliquaire des saintes épines (après 1206). Or, gemmes, perles (Namur, Musée diocésain. Photo : Vincent Everarts)



Diadème de la Reine Elisabeth de Belgique, 1910. Platine, diamants. (Paris, Collection Cartier)



Page de titre de la première traduction française des *Contes* d'Andersen. (Collection particulière)

Hans Christian Andersen, une exposition contée

Visite guidée le samedi 16 février 2008 à 14h
au Centre Albert Marinus

Dans la mémoire collective, Hans Christian Andersen apparaît essentiellement comme un auteur pour enfants. Comme souvent, la réalité est bien différente. Car si son premier recueil s'intitule *Contes racontés aux enfants*, cette mention disparaît ensuite de ses autres ouvrages. Andersen entend donc écrire pour tous les publics, petits et grands. Et c'est ce qu'il réussit à faire, non seulement au Danemark mais aussi au niveau international car ses contes seront très vite traduits dans plusieurs langues.

Commençons par quelques mots sur sa biographie pour situer la complexité de cet homme hors du commun. Hans Christian Andersen, né au Danemark en 1805, passe son enfance avec ses parents à Odense. Il est issu d'une famille pauvre : son père est cordonnier et apparemment passionné de lecture, sa mère lavandière. Son père meurt alors qu'il est encore enfant, sa mère travaille dur avant de sombrer dans l'alcoolisme. Andersen rêve de faire du théâtre ou de la danse, il rêve aussi d'être célèbre. A 14 ans, il quitte sa mère pour aller s'instruire à Copenhague. Des protecteurs l'hébergent, il suit des études avec des enfants plus jeunes que lui, lit beaucoup, écrit des pièces de théâtre, des poèmes. Il se fait vite remarquer dans le petit milieu littéraire de Copenhague où son talent est encouragé. Son désir de faire du théâtre se transforme alors en passion pour l'écriture : il rédige des poèmes et des récits de voyage, des romans et des contes, et il est l'auteur d'un journal qui compte plusieurs milliers de pages.

Andersen aime découvrir le monde, il voyage dans plusieurs pays d'Europe. Sans relâche il prend des notes, dessine des croquis. Il va au théâtre, il rencontre des artistes, des écrivains, des savants. Il réalise aussi des papiers découpés qui évoquent le contenu de ses histoires. Il aime partager ses récits avec des interlocuteurs dont il attend avidement les réactions.

La personnalité d'Andersen est complexe : sur bien des plans, il reste quelqu'un d'insaisissable. Désireux d'ascension sociale, il garde, même devenu célèbre, un attachement pour les humbles et les pauvres : pensons par exemple à *La petite fille aux allumettes*. A ses yeux, les gens modestes ne sont pas dépourvus d'intelligence ou de sensibilité, bien au contraire : tels sont, dans *Le rossignol*, les pauvres pêcheurs qui écoutent émus le chant du rossignol et qui ne se laissent pas ensuite tromper par le chant de l'oiseau artificiel : "Le son est assez beau, ça ressemble aussi, mais il manque quelque chose, je ne sais quoi!"

Parfois imbu de son talent et parfois tenaillé par le doute, blessé ou irrité à l'excès par certaines critiques, il sait aussi recourir en virtuose à la dérision ou à l'ironie douce, y compris envers lui-même! Différent à coup sûr, en avance sur son temps, libre dans sa création, il recherche néanmoins la reconnaissance des gens importants de son époque.

Mettant à nu les rouages du pouvoir et les tréfonds de l'âme humaine, il prend plaisir à dépeindre les rêves, les espoirs, les ambitions mais aussi les travers et les poses de chacun avec humour, finesse et grande intelligence. Dans l'un de ses plus célèbres contes, *Les habits neufs de l'empereur*, Andersen ne dit pas simplement que tous les hommes sont égaux, qu'on soit empereur ou homme du peuple. Cela, n'importe quel individu doté d'un esprit clair le sait. Il va bien sûr beaucoup plus loin. Resituons d'abord l'histoire : "Il y a bien des années vivait un empereur qui raffolait tellement de beaux habits neufs qu'il dépensait tout son argent pour être vraiment bien habillé. Il n'avait cure de ses soldats, ne se souciait pas d'aller au théâtre ou de se faire voiturer en forêt, sinon pour montrer ses habits neufs". Le dernier en date est élaboré à partir d'un tissu vanté par deux escrocs, "tissu fait dans une étoffe qui a la particularité d'être invisible pour tous ceux qui sont stupides ou incapables dans leur fonction", et qui -bien sûr- n'existe tout simplement pas du tout. Chacun, depuis le plus haut représentant de la cour jusqu'au dernier des manants, feint



Papiers découpés par Hans Christian Andersen.



Marina Le Floch, Ce que le vieux fait..., acrylique sur toile, 2007.
(Collection de l'artiste, D.R.)

donc de ne rien voir et tout le monde triche. L'empereur aussi : "Comment cela, pensa l'empereur, je ne vois rien! C'est tout de même effrayant! Est-ce que je suis stupide? Est-ce que je ne vauds rien comme empereur? C'est ce qui pourrait m'arriver de plus épouvantable! Oh! c'est très beau! j'approuve au dernier degré!" L'empereur ira jusqu'à parader tout nu dans toute la ville. Ce qu'Andersen veut signifier par ce conte sort de la bouche d'un enfant. "Mais voyons, il n'a rien sur lui". C'est la voix de l'innocence. C'est cette voix entendue par le père de l'enfant : "Seigneur Dieu, écoutez la voix de cet innocent", dit son père. Et l'on se chuchota de l'un à l'autre ce que disait cet enfant. "Mais voyons, il n'a rien sur lui", cria finalement tout le peuple".

Seul l'enfant, qui incarne la pureté, ne se laisse ni duper ni soumettre à l'aliénation collective. Ce constat est proposé à notre propre réflexion. Andersen n'en fait pas un débat sur le pouvoir, ni un manifeste politique, ni un jugement de valeur, il n'en tire pas de morale définitive.

S'il est un domaine où Andersen choisit d'être libre, c'est bien dans sa création artistique. Il n'écrit pas comme on doit écrire, mais bien comme il le souhaite et son égocentrisme, totalement assumé, le sert : il se met merveilleusement en scène dans tous ses contes où on le retrouve dans divers personnages comme celui du rossignol dans le conte éponyme, symbole de la liberté d'expression, ne se soumettant à aucun pouvoir. Dans l'incontournable conte, *Le vilain petit canard*, le parallèle avec la vie d'Andersen est flagrant. Il y affirme d'ailleurs que "cela ne fait rien d'être né dans une basse-cour si l'on est sorti d'un œuf de cygne".

Son désir de reconnaissance sociale n'est-il pas avant tout une manière de protéger son talent? L'art vaut plus à ses yeux que toute forme de pouvoir social ou politique. Cette conviction paraît d'ailleurs dans *Le rossignol*, dont le chant est si merveilleux qu'il "fait couler des larmes aux yeux de l'empereur", plus tard il le sauve de la mort. Le chant libre et clairvoyant du rossignol donnera en effet l'opportunité à l'empereur d'ouvrir les yeux sur le monde : "Je ne pense pas bâtir mon nid au châ-



Benoit Adam, *Les habits neufs de l'Empereur* (détail), technique mixte, 2007
(Collection de l'artiste, D.R.)

teau, mais laisse-moi venir quand j'en aurai envie, alors, le soir, je me poserai sur cette branche et chanterai pour toi, pour que tu sois joyeux et pensif à la fois! Je chanterai les heureux et aussi ceux qui souffrent! Je chanterai le mal et le bien que l'on tient cachés autour de toi! Le petit oiseau chanteur vole partout à la ronde, chez le pauvre pêcheur, jusqu'au toit du paysan, chez tous ceux qui sont loin de toi et de ta cour! J'aime ton cœur plus que ta couronne, et pourtant, ta couronne est entourée du parfum de quelque chose de sacré...! Je viendrai, je chanterai pour toi...! mais il y a une chose qu'il faut que tu me promettes...! - Tout! dit l'empereur, debout dans son costume impérial, qu'il avait passé lui-même, et tenant son sabre d'or tout pesant contre son cœur. - Je te demande une chose! Ne raconte à personne que tu as un petit oiseau qui te dit tout, tout ira encore mieux ainsi! Et le rossignol s'envola".

Egocentrique, Andersen l'était à coup sûr, et tellement préoccupé de lui-même que cela apparaît dans tout ce qu'il écrit. Mais avec quel talent il assume son égocentrisme et en fait un outil de création! Puissamment inventif, Andersen peut se saisir de tout ce qui lui tombe sous la main ou sous les yeux pour créer une histoire, s'y projeter et nous émouvoir. Qu'il s'agisse d'êtres humains comme *Le garçon porcher* ou *Elle n'était bonne à rien*, d'animaux comme *Le Papillon* qui passe sa vie à chercher le grand amour, de végétaux comme *Le dernier rêve du chêne*, portrait de l'artiste qui espère élever ses lecteurs grâce à ses créations, ou encore de modestes objets de la vie quotidienne comme *L'aiguille à repriser* et *La théière*, tous ces personnages sont investis d'une vie où se mêlent joies et tourments, tristesses et peurs. Ils sont soumis aux aléas du destin mais se libèrent du fatalisme par l'aptitude que l'auteur leur confère de donner du sens à ce qui leur arrive et de se remettre en question. Tel est sûrement le regard d'Andersen sur le monde. De plus, il paraît évident, quand on est familiarisé avec son univers et son oeuvre, qu'il nous dit aussi : ce qui compte dans la vie, ce n'est pas tant le destin – si imprévisible - mais la manière dont on le vit. Dans ses contes,

on perçoit donc que l'essentiel réside dans le fait de savoir comment passer au travers des événements, comment se voir vivre dans le monde. Le sapin, toujours impatient, goûtera dans le souvenir les moments heureux qu'il n'a pas appréciés quand il les vivait; le lin au contraire, quoiqu'il vive dira toujours "quel bonheur!"; le crapaud, impatient de découvrir le monde, proclamera : "c'est merveilleux de vivre".

Il faut ajouter qu'Andersen nous ramène souvent avec beaucoup d'humour à la réalité. En tant qu'auteur, il ne se fait pas trop d'illusion sur la fin de l'histoire : puisque bien souvent, comme Andersen dépeint toute une existence, tout un parcours, la fin d'une vie, c'est évidemment la fin tout court... Hé bien, pas tout à fait : d'autres prennent le relais comme pour *Le sapin* : "Aussi les enfants qui jouaient accoururent-ils s'asseoir devant le feu, le regardant en criant : "Pif ! Paf" ! (...) Les enfants jouaient dans la cour, le plus petit arborait sur la poitrine l'étoile d'or que l'arbre avait portée le soir où il avait été le plus heureux. C'était fini maintenant, et l'arbre était fini et l'histoire avec lui. Fini, fini, comme toutes les histoires". Enfin, comme la valeur que nous attribuons aux choses est toute relative, Andersen s'amuse beaucoup à faire dériver le conte vers une chute à laquelle on ne s'attendait pas, comme dans *Ce que le vieux fait est bien fait* où le vieil homme reçoit de sa vieille un baiser et non pas une taloche, alors qu'il a échangé un cheval contre un sac de pommes pourries!

Oui, Hans Christian Andersen est un grand auteur qu'à l'image d'autres célébrités littéraires, on croit bien connaître mais dont la vraie personnalité et le message sont à chercher – encore et encore – dans les œuvres qu'ils nous ont laissées!

Patricia Van Geirt

Et l'exposition contée? Itinérante, depuis novembre 2005, elle rassemble des artistes plasticiens à l'initiative de Patricia Van Geirt, comédienne, et de Marina Le Floch, peintre, et est organisée par le Théâtre de Millevie. Le désir de créer une synergie artistique autour des contes d'Andersen en était et en est

encore le moteur. Les artistes contactés (Benoît Adam, Agnès Bogaert, Elisabeth Bronitz, Pascal Durant, Marina Le Floch, Michel Léger, Claude Léonis, Monique Sommer, Karin Suys, Michel Thomasset, Myriam Van Geirt) se sont donc inspirés de contes de leur choix pour créer des œuvres. A Monique Manceaux, comédienne conviée à participer au projet, et à Patricia Van Geirt qui réalisent les parcours contés, il revenait de créer le fil rouge. *L'intrépide soldat de plomb* fut choisi : ce conte sert donc de jalon à l'ensemble du parcours. Dans les différents espaces repris, on retrouve quantité d'autres contes, comme *La princesse au petit pois*, *Le réverbère*, *La petite fille aux allumettes*, *La petite sirène*, *Ce que le vieux fait est bien fait*.

Au Centre Marinus, revient cette fois le plaisir de mettre les œuvres en scène et de créer l'atmosphère propice dans l'espace chaleureux du Musée communal.

Renseignements pratiques

Cet événement dure du 25 janvier au 28 février 2008 grâce au soutien de Madame Monique Louis, Echevine de l'Enseignement de la commune de Woluwe-Saint-Lambert.

Visite libre du lundi au samedi de 12 à 17h.

Renseignements : 02-762-62-14.

Réservations pour la visite contée : 0473-55-38-61 ou 02-343-74-08.

Adultes : 6 Euros, enfants : 5 Euros, groupes de 15 : 4 Euros.

Participation aux frais pour la visite de l'exposition contée *Hans Christian Andersen* :

6 Euros

Réservation **indispensable**

au Centre Albert Marinus : 02-762-62-14.



Bernd H.Dams & Edward Andrew Zega, *La maison du dragon à Poltow et le Pavillon chinois de Cassan*, aquarelles, 2001. D.R.

Journée d'études : *Les Chinoiseries*

Depuis toujours, la Chine fascine l'Occident. Cependant les rencontres mutuelles entre les deux mondes ont longtemps été rares. Les Romains qui importent la soie à grands frais du mystérieux pays des Sères n'en savent pas beaucoup plus sur son origine. Plus tard, quelques voyageurs aventureux – Marco Polo est du nombre – ramènent de leurs périples des récits et des descriptions qui font rêver l'Europe. Il faut néanmoins attendre la fin du XVI^e siècle pour qu'on puisse enfin disposer d'informations fiables sur l'Empire du Milieu.

Tandis que la Chine, en la personne de son empereur, feint d'ignorer le reste du monde, l'Europe met alors ses savants au service de la recherche sur la civilisation chinoise. L'intérêt se trouve stimulé par l'arrivée massive de produits venus d'Orient (tissus, porcelaines, thé...). Comme ceux-ci restent d'un prix élevé, on cherche très vite à les imiter afin de satisfaire une demande grandissante. Pendant des décennies, les artisans européens tentent donc de percer le secret de la laque et de reproduire le glasis de la porcelaine.

De plus, à côté des savantes et sérieuses études, à côté des nombreux objets importés qui font la joie des collectionneurs et qui définissent leur pays d'origine, à côté des contrefaçons, il existe une autre Chine, une Chine rêvée. Utilisant l'imagerie et les symboles qu'ils trouvent dans les quelques ouvrages disponibles, les artistes européens vont, dès la fin du XVII^e siècle et durant tout le XVIII^e, s'aventurer sur une tout autre voie, celle de la fantaisie. Laisant leur imagination s'exprimer, ils abandonnent l'imitation pure et simple des modèles existants, quittent le domaine de la description pour celui du fantasme et de la réinterprétation. Ils utilisent donc les formes et les motifs chinois pour créer leur propre vision de ce monde lointain.

Se constitue alors une image de la Chine qui n'a plus rien à voir avec la réalité et qui n'en est pas moins intéressante ni moins révélatrice pour autant. On voit ainsi apparaître sous le pinceau des peintres des scènes qui n'ont de chinois que le nom, des "mariages chinois", des "chasses chinoises", des "foires chinoises" dont l'accoutrement des protagonistes et les édifices de l'arrière-plan n'évoquent que de très loin le lointain Cathay. Certes, ici, un ensemble de pavillons et de pagodes décore le fond d'une scène, là, une docte assemblée de mandarins discute gravement en dégustant du thé, ailleurs encore, un dragon déroule ses volutes en compagnie d'autres animaux fabuleux mais il s'agit la plupart du temps d'œuvres originales sorties de l'imagination des artisans et non pas de serviles copies.

Même les jardins d'Europe seront atteints par cette mode exotique. Le jardin à la française si géométrique et si prévisible cède le pas durant la seconde moitié du XVIII^e siècle au parc à l'anglaise ou, pour mieux dire, au parc anglo-chinois. Quelques architectes anglais, fort impressionnés par l'agencement des jardins visités au cours de leurs voyages, vont s'inspirer de ce qu'ils ont vu là-bas pour créer des parcs d'un nouveau type. Désormais, les allées abandonnent leur rigueur rectiligne pour se faire sinueuses, les parterres perdent de leur sévérité pour ressembler à la nature, les promeneurs découvrent des points de vue au gré de leurs déambulations, de petits édifices - où l'on peut prendre des collations et se livrer à d'agréables passe-temps - agrémentent les pelouses et les bosquets. Plus de sévérité mais au contraire, l'imprévu, le méandre et l'arabesque.

Cette vogue de la chinoiserie constitue l'un des aspects de la rocaille et du rococo. Elle connaît un succès lié à d'autres phénomènes. Le goût de l'exotisme mis à la mode dans la littérature et les débats philosophiques l'explique en partie, au même titre que la lassitude progressive des éléments décoratifs classiques ou encore que la mise en place de relations commerciales régulières avec l'Orient.

Comme toujours le public va se lasser des extravagances et en revenir à plus de mesure. Le déclin de la chinoiserie s'affirme avec la naissance du néoclassicisme.

D'ailleurs, avec de meilleures connaissances et des études plus précises à son propos, la Chine perd, aux yeux des penseurs européens, son aura de contrée modèle et de pays de cocagne. Les armes prennent alors le relais et de sanglants conflits d'intérêt émaillent tout le XIX^e siècle. A cette occasion, l'Europe montre son désir de se tailler un part du gâteau asiatique aux dépens d'une Chine moins avancée sur la plan technologique. Certes, les motifs d'inspiration chinoise ne quittent pas les arts décoratifs pour autant mais ils vont se vider de sens et perdre leur dimension de fantasme.

Le Centre Albert Marinus s'associe au Centre d'études du XVIII^e siècle de l'Université libre de Bruxelles et à l'Institut des hautes Etudes chinoises pour organiser une journée d'études sur le thème de la chinoiserie. Celle-ci aura lieu le jeudi 6 mars 2008 aux Musées royaux d'Art et d'Histoire et réunira spécialistes de la Chine, historiens et historiens d'art, et aura pour but de définir le phénomène, de le replacer dans un cadre plus général et d'en étudier les manifestations dans les pays voisins (France, Grande-Bretagne...).

Cette journée d'études sera suivie un an plus tard, en mars 2009, par un colloque de deux jours qui précisera la signification de la chinoiserie dans nos régions (Pays-Bas autrichiens) au XVIII^e siècle à travers de nombreuses études de cas.

En septembre 2009 enfin, le Centre Albert Marinus organisera une exposition réunissant de nombreuses pièces (porcelaines, meubles, panneaux décoratifs, objets de la vie quotidienne...) qui montreront la diversité des thèmes et des motifs de la chinoiserie. Les actes de la journée d'études de mars 2008 paraîtront à cette occasion et formeront le complément parfaitement adéquat à cette dernière manifestation.

FIGURES ET FORMES DU GOÛT CHINOIS AU XVIII^e SIÈCLE**Journée d'études**

6 mars 2008 (9h30-16h)

Musées royaux d'Art et d'Histoire

Grand auditoire central

Ouvert à tous**Georges Brunel**

(Conservateur honoraire du Musée Cognac-Jay, Paris)

Introduction - *Définition de la chinoiserie***Françoise Lauwaert**

(Sinologue, Chargée de cours à l'Université libre de Bruxelles)

Contextes politiques et culturels de la Chine des Qing (XVII-XVIII^{es} siècles)**Jean-Marie Simonet**

(Sinologue, Institut des hautes Etudes Chinoises)

Paramètres formels de la culture chinoise**Après-midi****Thibaut Wolvesperges**

(Maître de conférences, Université Paris IV-Sorbonne)

La Chinoiserie en France**Vanessa Alayrac**

(Maître de conférences, Université Lille III-Charles de Gaulle)

La Chinoiserie en Angleterre**Catherine Weisshaupt**

(Doctorante Université libre de Bruxelles)

La Chinoiserie dans les anciens Pays-Bas. Bilan d'un inventaire reconsidéré.



Intérieur du Palais chinois, Oranienbaum, Russie. D.R.

Jean Joseph Van Der Noot



Localité : Uccle Saint-Job

Année de création : 1979
(recréé en 1994)

Taille : 4 m

Poids : 40 Kg

Etat civil : Célibataire, père de Josèphe Louise Van Der Noot, née en 1987

Baptisé : Non

Acte de Naissance : Non

Sortie principale : Carnaval de Schaerbeek (fin mars)

Personnalité : Personnalité locale : le dernier seigneur de Caloo, Châtelain de Saint-Job (1779).

Contact : Administration communale d'Uccle
Echevinat des manifestations publiques
Rue Victor Gambier, 21
1180 Bruxelles
Tél. : 02/348.68.26

Florence De Ruyschen



Localité : Uccle Saint-Job

Année de création : 1984
(recréé en 1994)

Taille : 4 m

Poids : 40 kg

Etat civil : Célibataire, mère de Josèphe Louise Van Der Noot, née en 1987

Baptisée : Non

Acte de Naissance : Non

Sortie principale : La foire de Saint-Job en septembre.

Personnalité : Personnalité locale : l'épouse du baron Van Der Noot.

Contact : Administration communale d'Uccle
Echevinat des manifestations publiques
Rue Victor Gambier, 21
1180 Bruxelles
Tél. : 02/348.68.26

Avant-propos au Cours de sociologie d'Albert Marinus (3)

D'un accent plus contemporain sont les deux notions introduites à la suite de celle de conformité sociale. Il s'agit de celles de *règles* et d'*institutions*. Les premières résultent d'une sélection opérée parmi les plus indispensables des usages en honneur dans un milieu social donné, qui les impose aux individus parce que d'eux dépendent le maintien de la cohésion sociale et d'assurer la continuité sociale. Chassez Durkheim... Si ces règles concernent un groupe social dans son entier, le droit apparaît. Le milieu confère alors "à certains individus le soin de veiller à l'observation des règlements. (...) L'appareil administratif et politique se constitue". Parmi ces règles, poursuit l'auteur, une seconde sélection s'opère : "Il en est qui présentent une telle utilité qu'elles se cristallisent en *institutions*. Tout est fait pour en inspirer le respect. Les châtiments les plus sévères sont prononcés contre ceux qui y contreviennent". Cette définition n'est pas semblable à celle que la tradition sociologique donne d'ordinaire au terme d'"institution", laquelle consiste"en un ensemble complexe de valeurs, de normes et d'usages partagés par un certain nombre d'individus⁵". Leur transgression n'appelle pas nécessairement châtiment. L'orthographe, par exemple, étant une "institution", voit-on que ceux qui écrivent de manière fautive éprouvent" une sorte de crainte mystique de (la) changer", par crainte d'être sévèrement punis ? Quoi qu'il en soit, on notera l'influence de J.S. Mill dans l'invocation de l'"utilité". Et l'on ne pourra pas manquer de noter aussi une certaine contradiction dans les propos tenus par Marinus, qui renvoie au "milieu social" la tâche de sélectionner, d'abord les règles, ensuite les institutions. Il en est d'ailleurs bien conscient, puisqu'il s'empresse d'écrire :

"En un mot, nous pouvons dire que tout un ensemble de circonstances extérieures imposent aux individus des adaptations communes fondamentales. Elles sont déterminantes des phénomènes réactionnels de la conformité. (Notons que nous n'abandonnons pas un instant l'idée que la Sociologie est la science des activités réactionnelles des individus entre eux)".

En effet, l'"assimilation dans le sens de la conformité "ne fait que donner aux individus" l'impression que cette vie revêtait une forme concrète, celle de la société ayant une existence propre". Car "la société n'est qu'une abstraction, dont la notion est inculquée à tous, entre autres par le truchement des enseignements de l'histoire et de la géographie. Rien n'est dit des motivations de ceux qui prennent cette inculcation en œuvre", laquelle ne se manifeste pas seulement dans le domaine du politique, mais aussi dans ceux de la religion et de la morale. L'auteur n'hésite pas à renouer avec une conception bien convenue (et convenable !) de la société :

"Bref, il n'y a pas de vie sociale possible si tous les esprits ne sont pas à l'unisson sur tout un ensemble d'habitudes, d'usages, de règles ; s'il n'y a pas une similitude mentale bien accordée. Alors seulement, on peut dire qu'il y a un groupe constitué. Ayant la même affectivité, les individus réagissent identiquement à tout événement. Ils sont entraînés dans des courants synéthiques (= de mêmes mœurs)."

Les sociologues avertis ne manqueront pas de relever que la manière de parvenir à ce résultat, par sélections successives, rappelle le processus d'habitualisation, prélude à l'institutionnalisation, selon Berger et Luckmann dans leur célèbre *Construction sociale de la réalité*. Ce processus, on le sait, a été critiqué par Giddens, qui l'a jugé plutôt simpliste, au profit de son propre concept de structuration.

Passant aux "moyens employés pour maintenir un conformisme établi", Marinus en vient à traiter des rites et des symboles. J'ai trouvé particulièrement intéressant son traitement des premiers cités. Il demande qu'on ne les entende pas seulement au sens religieux. Le rite, écrit-il, "est le geste appris à l'individu afin de le soumettre à l'usage et de consolider celui-ci". La mentalité humaine étant "extraordinairement mouvante", "par les rites, le milieu social comprime (sic) la pensée et agit comme un écran sur le cerveau". Encore et toujours le "milieu social", hypostasié bien malgré l'auteur, contraint d'expliquer comment on apprivoise le cerveau, "forge, fournisse en constante ébullition"? Les rites, enseigne-t-il,

"ont pour objet d'arrêter le changement constant de nos idées et de nos pensées, d'en ralentir le cours, de fixer l'attention de tous simultanément sur certaines idées seulement et d'établir entre tous une conformité des pensées, justificatrices de l'usage. (...) Il tend aussi par surcroît à envelopper les tendances diverses qui se manifestent dans une organisation sociale. (...) Les mentalités se plient à l'observance des mêmes rites".

Voilà qui n'est pas si mal vu, même si ce qu'il appelle "rite" serait plutôt traduit aujourd'hui par "code". Chez Marinus, la notion de rite n'évoque pas celle de Sacré, même s'il note que "(les rites) sont souvent accompagnés de cérémonies émouvantes au cours desquelles on initie les nouveaux venus". On ne navigue pas ici dans les eaux qu'a si bien explorées Goffman, et dans lesquelles j'ai moi-même essayé de barboter.

Si l'"usage s'atteste par des rites", les symboles, eux, "rappellent l'individu à l'observance de l'usage". Le symbole sert à concrétiser l'abstraction sociale, à l'instar de la croix qui symbolise la foi chrétienne. "Rites" et "symboles" sont comme les deux faces d'une même médaille :

"La soumission aux rites passe dans l'inconscient. Les symboles réveillent la conscience et font rentrer l'idée dans le champ de la conscience. Dès l'enfance, nous formons nos enfants à ces rites. Nous leur inculquons le respect des symboles. Si nous ne les y informons pas, le milieu social se venge sur eux ; une fois adultes, ils ne se trouvent pas en état de vivre avec leurs semblables; ils ne sont pas à leur unisson psychique, nous avons fait le malheur de nos enfants".

Claude Javeau
Professeur émérite
de l'ULB

⁵BOUDON, R., et al., *Dictionnaire de sociologie*, Paris, Larousse, 1999 ; p. 126.

Devenez membre du Centre Albert Marinus !

Soutenez le Centre Albert Marinus en participant aux activités qu'il organise !

Cotisations annuelles :

Membre adhérent : 10 Euros
13 Euros (ménages)

Membre de soutien : à partir de 25 Euros

Abonnement à la revue uniquement : 5 Euros

Compte du Centre Albert Marinus a.s.b.l. :

310-0615120-32

(communication : "cotisation ou abonnement 2008")

La cotisation de membre adhérent donne droit à des réductions pour toutes les activités organisées par notre association.

En outre, les membres de l'association reçoivent pendant un an notre bulletin d'information trimestriel.

Notre association et son centre de documentation sont à votre disposition du lundi au vendredi de 9h à 17h, n'hésitez pas à nous contacter!

Centre Albert Marinus a.s.b.l.
Rue de la Charrette, 40 - 1200 Bruxelles
Tél./ Fax : 02-762-62-14
Courriel : info@albertmarinus.org

Ce trimestriel est édité avec le soutien de la Commune de Woluwe-Saint-Lambert, de la Communauté française Wallonie-Bruxelles, Ministère de la Culture et des Affaires sociales, et de la Commission communautaire française de la Région de Bruxelles-Capitale.

Éditeur responsable :

Daniel Frankignoul - 40 rue de la Charrette - 1200 Woluwe-Saint-Lambert